

« Transformer les compagnes de Picasso en victimes ou martyres arrange autant les historiens d'antan que les féministes radicales d'aujourd'hui »

A l'occasion des 50 ans de sa mort, le peintre espagnol, toujours si célébré et exposé à travers le monde, se voit aussi conspué, accusé de viol ou de prédation sexuelle. Des débats qui témoignent surtout de la domination masculine qui demeure dans l'art et dont il est l'archétype, relève Michel Guerrin, rédacteur en chef au « Monde », dans sa chronique.

Michel Guerrin, *Le Monde*. Publié le 14 avril 2023.

Il n'est pas simple de célébrer un génie mort il y a cinquante ans, quand certains le dessinent en simple macho et d'autres en salaud intégral. On veut parler de Pablo Picasso (1881-1973) et de sa relation aux femmes – épouses, compagnes, amantes. Le peintre est rattrapé par le mouvement #metoo au point que, dans son édition du 9 avril, [The New York Times](#) cernait ainsi le goût bizarre de l'anniversaire : « *L'aimer ou le haïr ?* »

Alors que « l'année Picasso » est riche d'une cinquantaine d'expositions et événements de par le monde, visant à vernir un peu plus sa statue, une révolte sourde transforme le peintre en prédateur sexuel. Imperceptiblement, le don Juan prend l'habit du violeur. La mutation couvait, mais elle s'accélère. Cécile Debray se souvient d'une question quand elle a pris en 2021 la présidence du Musée Picasso, à Paris : « *Vous exposez un violeur ?* »

Pour beaucoup, chez les jeunes mais pas seulement, la question semble réglée. En 2020, l'artiste Olafur Eliasson définit Picasso comme le « *Harvey Weinstein de son époque* ». En 2021, des activistes ont bousculé le Musée Picasso de Barcelone pour dénoncer « *un artiste agresseur de femmes* ». Dans son podcast féministe « *Vénus s'épilait-elle la chatte ?* » et son épisode de 2021 consacré à Picasso (« *Séparer l'homme de l'artiste* »), Julie Beauzac qualifie d'emblée le peintre de « *grosse ordure* ». Autour de 500 000 écoutes et une déclinaison en dessin animé au titre explicite : *Picasso = grosse merde* (1,2 million de vues sur YouTube).

La morale et le droit

Constatons que le dossier d'accusation ne fait pas le tri entre le goujat et le délinquant, la morale et le droit. Aussi un livre tout frais et passionnant éclaire-t-il le débat. Avec son *Picasso. 8 femmes* (Hazan, 224 pages, 25 euros), Laurence Madeline, directrice du Musée des beaux-arts de Besançon et spécialiste du peintre, redonne une biographie aux huit femmes qui partagèrent un temps sa vie et décrit ce que l'Espagnol doit à chacune, y compris dans son œuvre.

Déjà autrice, en 2022, d'un livre sur une des compagnes du maître, *Marie-Thérèse Walter et Pablo Picasso, biographie d'une relation* (Scala), Laurence Madeline cerne en Picasso un incommensurable macho et égoïste : ces huit femmes se sacrifient pour lui, sont trompées, délaissées, cachées, manipulées, vampirisées, elles s'étiolent pour qu'il renaisse, sont blacklistées quand elles le quittent. Mais, pour l'historienne, tout cela n'en fait pas un violeur, un pédocriminel ou un prédateur sexuel : « *Il faut des preuves. Je suis féministe, mais aussi historienne. J'épluche les archives tout en sachant qu'un écrit ne dit pas forcément la vérité, je cite les sources, je confronte, je tiens compte du contexte, par exemple de ce que vivent les femmes dans le couple à l'époque.* »

Picasso serait pédocriminel en raison de sa liaison, en 1927, alors qu'il a 45 ans, avec Marie-Thérèse Walter, 17 ans et demi. Laurence Madeline répond qu'à cette époque la majorité sexuelle est à 13 ans et que l'âge moyen du mariage pour les femmes est de 17 ans. Elle ajoute que le vrai débat est moral : en six décennies, Picasso vieillit, ses compagnes non.

Ce qui frappe dans le livre de Laurence Madeline est que ces huit femmes, contrairement à la doxa, ne peuvent être réduites au statut de victime et d'objet sexuel. Elles sont fortes, indépendantes, engagées, participent à l'œuvre du maître. Elles ont une vie avant et après. Mais le nier fut et reste stratégique : transformer les compagnes de Picasso en victimes ou en martyres arrange autant les historiens d'antan que les féministes radicales d'aujourd'hui. Pour des raisons opposées.

Les livres sur Picasso signés John Richardson, Pierre Cabanne ou Pierre Daix privilégient la biographie pour mieux faire émerger un surhomme dont les femmes participent de la légende tant qu'elles restent dans les tableaux mais deviennent des emmerdeuses en dehors. Picasso lui-même a favorisé ce narratif biographique par une formule de 1932 – « *L'œuvre qu'on fait est une façon de tenir son journal* » –, puis il en a rajouté en jouant des médias, devenant le premier « *people* » de l'art. Aujourd'hui, ce sont des féministes qui instrumentalisent les compagnes de Picasso mais dans un but inverse – faire de l'artiste un monstre.

« Efficacité terrible »

Comme l'époque n'est pas à la nuance ni à penser contre soi, la « vérité » sur l'homme Picasso pèse peu, d'autant que nous en sommes déjà aux étapes suivantes, non moins passionnantes : l'œuvre de l'Espagnol serait surévaluée ; trop d'expositions lui sont consacrées, au détriment d'autres artistes ; il est l'archétype de la domination masculine généralisée dans l'art.

Cécile Debray, qui voit en Picasso un macho et non un misogyne, juge le podcast de Julie Beauzac « *inaudible* » en raison de ses « *contre-vérités* », mais voit bien qu'elle aussi peut être inaudible face à un propos d'une « *efficacité terrible* ». Aussi propose-t-elle chaque mois, à l'ensemble du personnel, un séminaire visant à explorer les facettes du peintre, dont sa relation aux femmes. Mais elle n'entend pas clouer au mur des textes disant que Picasso est toxique. Elle préfère exposer des artistes femmes – [Orlan en 2022](#), Faith Ringgold en ce moment, [Sophie Calle en octobre](#).

La tension autour de Picasso devrait atteindre son sommet le 2 juin, avec l'ouverture de l'exposition « *It's Pablo-matic* », au Brooklyn Museum, à New York. Celle-ci est conçue par Hannah Gadsby, humoriste australienne qui, [dans son spectacle Nanette \(2018\)](#), évoquait Picasso et sa souffrance personnelle, ce que les hommes lui ont fait subir en tant que femme et lesbienne : « *Je déteste Picasso, viscéralement. Il est pourri de la gueule. Je le hais.* » Le Musée Picasso de Paris est partenaire de l'événement et a prêté des œuvres. Bref, ça promet. « *Je ne suis pas gardienne du temple* », confie, fataliste, Cécile Debray. Peut-on encore dire que Picasso est passionnant aussi parce qu'il est le contraire d'un saint ? Cela ne semble pas être le projet de cette exposition.